

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 26

Artikel: Le roman du caniche : fin
Autor: Cherville, G. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

quatre pieds et demi tout au plus. Pendant la saison des courses, il ne doit pas peser au delà de 50 à 60 kilog.; de plus, on exige du jockey l'intrépidité, le sang-froid et... la discrétion.

On objectera sans doute que dans l'intervalle qui sépare les courses du printemps des courses d'automne, et *vice-versa*, les jockeys ont la latitude de goûter un peu de bien-être et de donner un libre essor à leur appétit. Certes, mais qu'arrive-t-il dans ce cas? Ils prennent de l'embonpoint, et, lorsque reviendra le moment où il faudra avoir le poids exigé pour monter les jeunes chevaux, ils devront se condamner à de rudes épreuves pour perdre leur excédant. Ils y arrivent en se privant de manger et en faisant de longues marches couverts de vêtements chauds. Ce régime occasionne une transpiration qui ne tarde pas à les faire maigrir. Parfois lorsqu'ils ont trop engraisé et que ces moyens sont insuffisants, ils se mettent à la diète, et pour transpirer s'enveloppent de plusieurs couvertures après s'être soumis à un bain de vapeur et à des frictions.

On a vu des jockeys diminuer de douze et quinze livres en une semaine.

Ce qui est curieux, c'est, dès qu'on cesse le régime des privations, de voir la nature reprendre rapidement ses droits; on a des exemples de jockeys regagnant jusqu'à sept livres en une journée et cela sans commettre aucun excès, et uniquement pour avoir satisfait une faim pressante.

Pendant sept mois environ dans l'année, l'existence de jockey n'est pas des plus agréables: beaucoup de fatigues et d'anxiété, une surveillance continuelle de son cheval. Le jockey consciencieux et soucieux de sa réputation ne doit laisser approcher aucun étranger de l'écurie: il y a tant d'envieux et de rivaux indéliçats!... Il doit aussi être sûr des garçons d'écurie qui soignent son cheval.

Il est vrai que les jockeys sont largement récompensés de leur fatigue et de leurs ennuis par les sommes assez rondelettes qu'ils gagnent chaque année.

Monsieur le rédacteur,

Plusieurs journaux recommandent diverses recettes pour éloigner les insectes des arbres fruitiers.

Tout en reconnaissant ce qu'il y a de bon dans les procédés indiqués, permettez-moi d'en recommander un qui est infaillible, peu coûteux et très facile à appliquer.

Il suffit de suspendre, aux branches des arbres, des godets en fer-blanc (vieilles boîtes à sardines ou à conserves), dans lesquelles on verse un peu de goudron de gaz. La chaleur du soleil fait alors dégager des vapeurs auxquelles les insectes ne peuvent résister.

La quantité de godets varie suivant la grandeur de l'arbre à traiter; ainsi pour un pommier ou un prunier de moyenne grosseur, 6 à 8 suffisent. Il faut avoir soin d'ajouter tous les 8 jours un peu de goudron pour remplacer celui qui s'est évaporé.

Un lecteur assidu.

Onna precauchon.

Dè tot teimps lè felhiès ont z'u dâo goût po lè militéro, et mè peinsò que l'ein est adé dinsè ora; mà compto portant que cein a calà on bocon, kà lè felhiès amont gaillà cein qu'est galé et ma fâi faut bin derè que noutrè sordats ne sont pas asse biò que dâo teimps iò n'avià lè grenadiers, lè vortigeu et lè mousquatéro, avoué ecliào bio parémeints rodzo, ecliào galézès z'épolettès, eclià balla bufflétéri bliantse et et ecliào bons vilhio chacots que fasont lè sordats tant crâno, que tot cein fasâi tant bio vairè. Ora, n'est pas po nion mépresì, mà mè seimblìe que sont quasu vetus ein bordzâi et que n'ont pas la màiti atant d'apparence, et mè peinsò que l'est po cein que lè pernettès ne lâo corzont pas après pè la Pontâise coumeint dein lo teimps su Monbénon.

Ah! c'étâi lo bon teimps adon, quand lè casernès étiont onco pè vai tsi Bize et la Tornaletta, et quand l'allâvont exerci ique iò l'ont fé la dzéba po lè nâo tserdignolets fédéraux, coumeint desâi noutron brâvo vilhio colonet. Vo vo rassoveni que dein cé teimps lè papâi aviont de qu'on avâi robâ on petit bouébo de dou z'ans et demi su Monbénon, tandi que la petita serveinta que lo dévessâi gardâ étâi z'ua bâirè on verro dè sirop avoué on caporat dè mousquatéro, que cein n'avâi pas étâ veré, vu que lo gosse s'étâi retrovâ lo leindéman; mà adé est-te que lè pareints aviont étâ dein 'na rude couson, et dè bio savâi que la petita serveinta a z'u son condzi to lo drâi et que l'a z'u lo lizi dè quartettâ avoué son caporat.

La demèindze d'après, que l'étâi l'abâyi dè Lozena, y'avâi grand trin-trin su Monbénon, iò sè tegnâi la fête, et tot lài froumelhivè. Lè jeunesses dâi z'einverons lài étiont veniâitès et ma fâi lài avâi on rudo teintamâre perquie.

On bravo Pullièran que lài étâi venu per hazâ et que ne savâi pas que la jeunesse dè Pully lài irè, vâi du dézo la cantina sa bouéba que sè promenâvè à bré avoué on galé vortigeu que ne cognessâi pas, kâ lo luron étâi dè St-Surpi. Lo père que ne bade-nâvè que tot justo et que ne volliâvè pas que sa bouéba aulè roudâ avoué lo premi venu, s'ein va drâi vers li et lài fâ:

— Dis-vâi, tsancra dè merdâosa, quinnès manâirès est-te cein dè dinsè sè promenâ tota soletta avoué dâi militéro?

— Eh bin père, se repond la pernette, qu'étâi 'na tota finna, n'âi vo pas liaisu dein lo *Nouvelliste* qu'on châi robâvè lè z'einfants, et mè su messa avoué cé sordâ po être gardâie.

Lo père, que trovâ, à cein que paraît, la precauchon bouna, n'a pas su què derè su cein; l'est retornâ à se n'écot et la bougressâ a tracì pe liein avoué son vortigeu.

Le roman du caniche.

FIN.

Ces réflexions absorbaient si bien Mme de la Cochardière, que son mari avait traversé la chaussée sans qu'elle s'en aperçût; il vint passer à quelques pas d'elle, ils se fussent trouvés nez à nez, si elle ne se fût pas rangée du côté des boutiques et mise en contempla-

tion devant un étalage de marchand d'éponges et de balais. Il venait d'entrer dans la rue des Apennins, une des voies transversales qui relie l'avenue de Clichy à l'avenue de Saint-Ouen. La spéculation n'avait pas encore complété la transformation de celle-là. A côté de quelques constructions neuves, on y voyait encore des terrains vagues, hébergeant quelques voitures foraines, entourées d'une clôture de planches noircies et vermoulues par le temps, puis de ces maisonnettes plantées au milieu d'un jardinet de quelques mètres carrés qui ont représenté, il y a trente ou quarante ans, les oasis de la villégiature parisienne.

Arrivé devant une de ces maisons, M. de la Cochardière avait sorti une clef de sa poche, l'avait glissée dans la serrure, et était entré en refermant la porte derrière lui; la demeure était encore de plus misérable apparence que ses voisines et contemporaines; les murailles décrépités et veuves de leurs enduits montraient les plâtras dont étaient faits les gros murs; les volets démantelés pendaient lamentablement sur leurs gonds arrachés; une seule fenêtre au rez-de-chaussée. deux au premier étage, placé sous le toit; toutes les trois garnies de rideaux de guipure à raies rouges, fanés et jaunés par la fumée.

— Joli temple et bien digne de l'idole, avait murmuré Berthe, qui d'un coup d'œil avait embrassé ce délabrement.

Malgré cette éclatante justification de ses soupçons, encore indécise de ce qu'elle devait faire, elle passait devant la petite maison, lorsqu'à travers le rideau elle distingua très nettement une femme. A cette vue, le sang afflua, non pas à son cœur, comme lors des incartades du vicomte, mais à sa tête; pourpre de colère, enfiévrée, elle revint sur ses pas et frappa si rudement à la porte, qu'elle ne tarda pas à s'ouvrir. Une vieille femme, dont le visage ridé disparaissait sous les barbes d'un immense bonnet, lui demanda ce qu'elle désirait. Mme de la Cochardière la repoussa assez brusquement sans lui répondre; elle pénétra dans l'étroit corridor et se précipita plutôt qu'elle n'entra dans l'unique pièce du rez-de-chaussée; mais elle n'en eut pas plus tôt franchi le seuil qu'elle resta immobile, pétrifiée par le spectacle bien inattendu qu'elle avait devant elle.

M. de la Cochardière était assis devant un feu de coke; près de lui, Fido ressuscité, le museau appuyé sur le genou de son maître, croquait les gimblettes que celui-ci lui distribuait une à une.

A la vue de sa femme, le baron s'était levé d'un bond et, un peu pâle, très confus, il s'était avancé vers elle.

— Pardonnez-moi, Berthe, lui dit-il humblement, mais....

La baronne ne le laissa pas achever; le soudain revirement d'impressions qu'elle venait de subir, la joie qu'elle éprouvait en constatant l'inanité de ses soupçons, avaient si brusquement succédé aux tortures de la jalousie, qu'elle était profondément troublée; ses lèvres tremblaient et ses yeux étaient humides.

— Non, non, dit-elle en l'interrompant, je n'ai rien à vous pardonner; c'est moi seule qui ai besoin de votre indulgence, puisque je vous ai méconnu, puisque je vous ai soupçonné.

— Que voulez-vous, chère amie, je n'ai pas eu le cœur de tuer ce pauvre vieux chien, et...

— Et vous l'avez mis dans ses meubles! Eh bien, mon cher ami, j'aime mieux cela.

Tout en parlant, Mme de la Cochardière avait pris son mouchoir et en avait attaché le coin à la boucle du collier du caniche.

— Et maintenant, reprit-elle, offrez-moi votre bras, mon ami, et rentrons tous les trois à la maison.

FIN.

G. DE CHERVILLE.

Petites connaissances pratiques.

Café à l'eau distillée. — D'après le *Journal des brasseurs*, en faisant du café avec de l'eau distillée, on est agréablement surpris de la différence entre les résultats que donne l'eau distillée comparativement à l'eau ordinaire.

Le café ainsi obtenu a une finesse et une délicatesse de goût et de parfum incontestablement supérieures; ses qualités sont alors très développées, parfaites. C'est que les carbonates terreux que renferment toutes les eaux réputées potables détruisent une partie du tannin du café avec lequel ils forment un produit insoluble et sans saveur, tandis que l'eau distillée laisse le tannin intact et conserve au café toute sa suavité et ses propriétés toniques, dont l'action est si remarquable sur l'estomac. On sait que l'eau de pluie peut remplacer l'eau distillée.

Une *nouvelle bible anglaise*, à laquelle il a été travaillé pendant 15 ans, vient d'être mise en vente. La traduction est la propriété des universités d'Oxford et de Cambridge, et c'est un comité composé de professeurs et de docteurs en théologie et de hauts dignitaires de l'Eglise épiscopale qui avait été chargé de ce grand travail. Sur 16 membres de ce comité, 10 sont morts à la peine; en 1871, il se mettait en rapport avec le comité américain, et les deux groupes tinrent 85 réunions qui durèrent 792 jours. Chaque modification devait réunir les deux tiers des suffrages. La composition, le tirage et la reliure de l'ouvrage, en 8 éditions différentes, ont demandé 11 mois. Le papier a été confectionné avec les chiffons les plus fins; une seule fabrique en a fourni 250 tonnes, suffisantes pour couvrir une superficie de 7 kilomètres carrés, ou pour entourer le globe terrestre d'une bande de 30 centimètres en largeur.

Boutades.

On prétend que les escargots font toujours bon ménage, et voici la raison plaisante qu'en a donné un magistrat de la Cour de Paris, auteur du quatrain qu'on va lire:

Messieurs les escargots et mesdames leurs femmes
Font toujours bon ménage, et pour cette raison,
Sans doute, que jamais ces messieurs et ces dames
N'habitent la même maison.

On trouve moins d'union entre les femmes qu'entre les hommes, parce qu'elles ont un même objet: celui de plaire. Le mépris que l'on témoigne pour leurs charmes est une offense qu'elles ne pardonnent jamais.

On vint rapporter un jour au duc de Roquelaure que deux dames de la cour avaient pris querelle, et s'étaient accablées d'injures.

— Se sont-elles appelées laides? dit le duc.

— Non, monsieur.

— Eh bien, répondit-il, je me charge de les réconcilier.

L. MONNET.